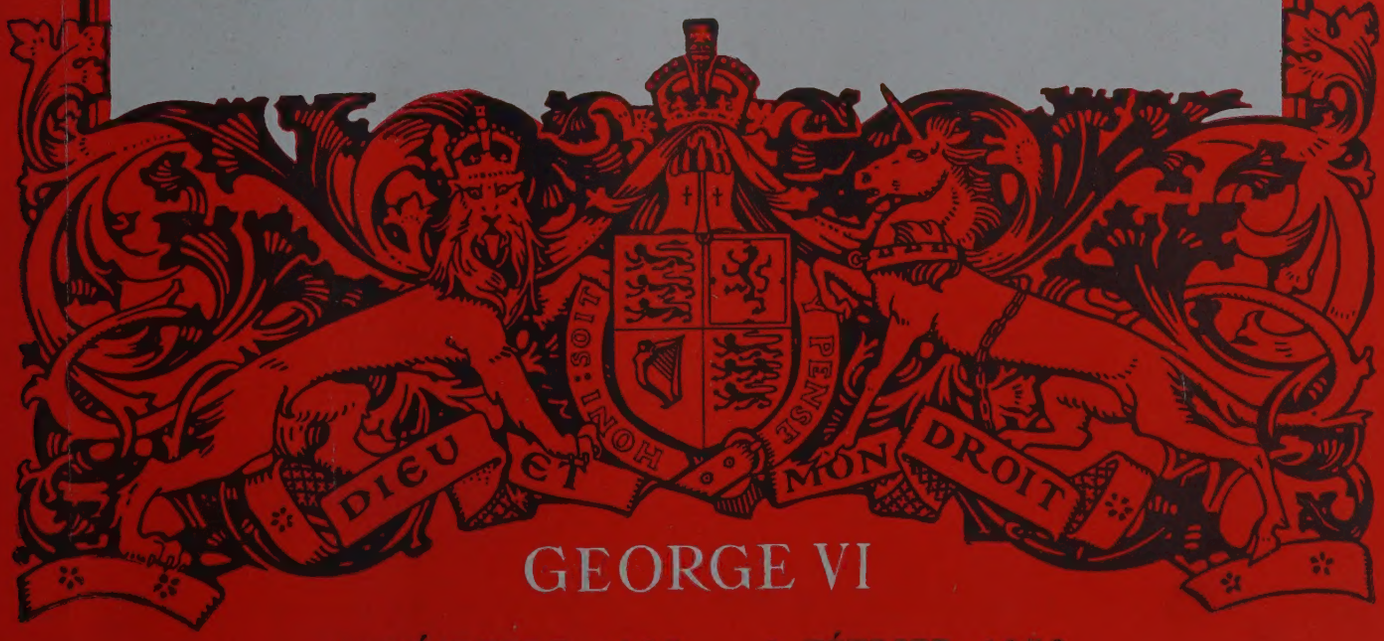
N° 532 - 2[illegible] VRIER 1952

NUMÉRO SPÉCIAL : 250 FRANCS

France Illinois U Library

L'ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ



GEORGE VI

14 DÉCEMBRE 1895 - 6 FÉVRIER 1952

1897 JUBILÉ TRIOMPHAL DES 60 ANS DE RÈGNE DE S. M. VICTORIA...

LE PRINCE ALBERT, LE FUTUR GEORGE VI, A DEUX ANS...

MAIS SUR L'APOTHÉOSE DE L'ÈRE VICTORIENNE DES OMBRES

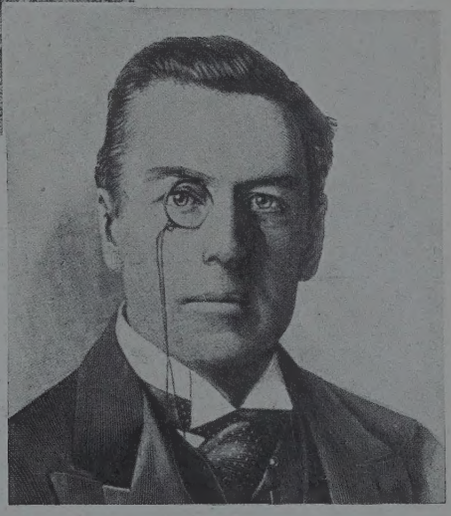
1896, LE RAID JAMESON
1900, TENSION FRANCO-ANGLAISE

Lorsque naît le futur George VI, l'Angleterre est à son apogée. Victoria porte le titre de « reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande et de ses colonies et dépendances en Europe, Asie, Afrique, Amérique et Océanie, impératrice des Indes et protectrice de la Foi ». Joe Chamberlain résume ainsi la politique de prestige de l'Angleterre victorienne : « Il faut que l'Empire britannique se dresse comme une nation libre et une en face du monde entier. » Mais l'Angleterre se ressentira de ce « splendide isolement » lors de la guerre du Transvaal, dont elle sortira cependant victorieuse malgré les échecs que lui infligèrent les Boers, auxquels la haute figure du président Krüger avait gagné la sympathie universelle. L'incident de Fachoda, qui, en 1898, mit face à face sur le Nil le sirdar Kitchener et le commandant Marchand, rendait difficiles les rapports franco-anglais. Il faudra l'avènement d'Edouard VII, en 1901, pour que s'amorce et se noue l'Entente cordiale. L'un de ses plus chauds partisans, Winston Churchill, brillant officier de cavalerie, avait suivi comme correspondant de guerre les opérations en Afrique du Sud. Fait prisonnier par les Boers, il s'évada pour regagner le front.

JANVIER 1896

LE RAID JAMESON

L'échec de cette expédition fomentée par Cecil Rhodes préfigurait la farouche résistance que les Boers allaient trois ans plus tard opposer à l'Angleterre.



JOE CHAMBERLAIN

CET OFFICIER ANGLAIS PRISONNIER DES BOERS, C'EST M. W. CHURCHILL

LE PRÉSIDENT KRÜGER

1895 NAISSANCE DU PRINCE ALBERT

Le 14 décembre 1895 naissait Albert Frédéric Arthur George, baron de Killarney, comte d'Inverness, deuxième fils de Frédéric Ernest Albert, duc d'York — qui, en 1910, devait succéder à son père, Édouard VII, sous le nom de George V — et de la princesse Mary de Teck.

1902 AVEC SON GRAND-PÈRE, ÉDOUARD VII

Ce royal aïeul adorait ses petits-enfants, qui le lui rendaient bien. A droite : le prince Albert.

1906 AVEC SON PÈRE, GEORGE V

Jusqu'à quatorze ans « Bertie » grandit sous la tutelle sévère de la princesse Mary.

LE PRINCE ALBERT ENFANT

1898 A DEUX ANS

La naissance du prince Albert portait en elle un symbole : celui de la simplicité, qui devait être la marque distinctive de sa vie. York Cottage, annexe de Sandringham House, où Edouard VII, alors prince de Galles, avait coutume de recevoir ses amis, n'était pas un palais princier mais une maison sans grand luxe. « Nous n'avons pas l'esprit de château », devait dire, plus tard, George VI.

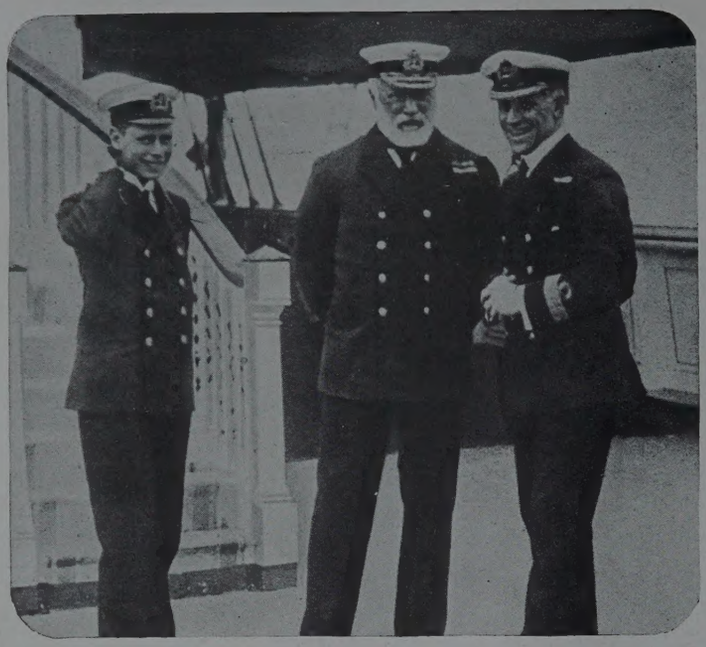
L'éducation de « Bertie » fut sans histoire. Ecolier appliqué, l'une de ses distractions préférées consistait dans les parties que ses frères, sa sœur et lui faisaient avec le roi Edouard VII. Jeux trop turbulents au gré de la princesse Mary, qui obtint qu'un précepteur les accompagnât lorsqu'ils se rendaient chez son auguste beau-père.

Comme son père, devenu héritier présomptif en 1892 par la mort de son frère, le duc de Clarence, le prince Albert n'était pas né pour régner. La couronne devait en effet revenir à son aîné, Edouard Patrick David. Sa situation de cadet le destinait à une carrière de marin ; aussi, dès sa jeunesse, fut-il élevé dans le goût des choses de la mer.

1902 A SIX ANS

Si les enfants princiers passaient leurs jours de vacances, à Balmoral, à jouer dans le parc ou à pêcher dans les eaux de la Dee, leur vie s'écoulait à York Cottage, où était né « Bertie ». A l'ombre du vaste château de Sandringham, cette demeure blottie dans la verdure abritait une famille royale dont les mœurs simples et un peu austères différaient peu de celles de bien des foyers anglais. Même modestie dans la tenue, et rien dans leur mise ne différenciait ces trois petits princes des collégiens de bonnes familles anglaises (de gauche à droite : Albert, le futur roi George VI, George, duc de Kent, aviateur, qui devait être tué en mission en 1942, et Édouard, l'actuel duc de Windsor).

Sans se douter qu'il revêtirait un jour l'uniforme d'amiral de la flotte, le prince Albert portait dès son enfance le costume marin (à droite : à l'âge de dix ans) avant d'endosser la tunique des élèves officiers d'Osborne.



1912 CADET DE LA MARINE

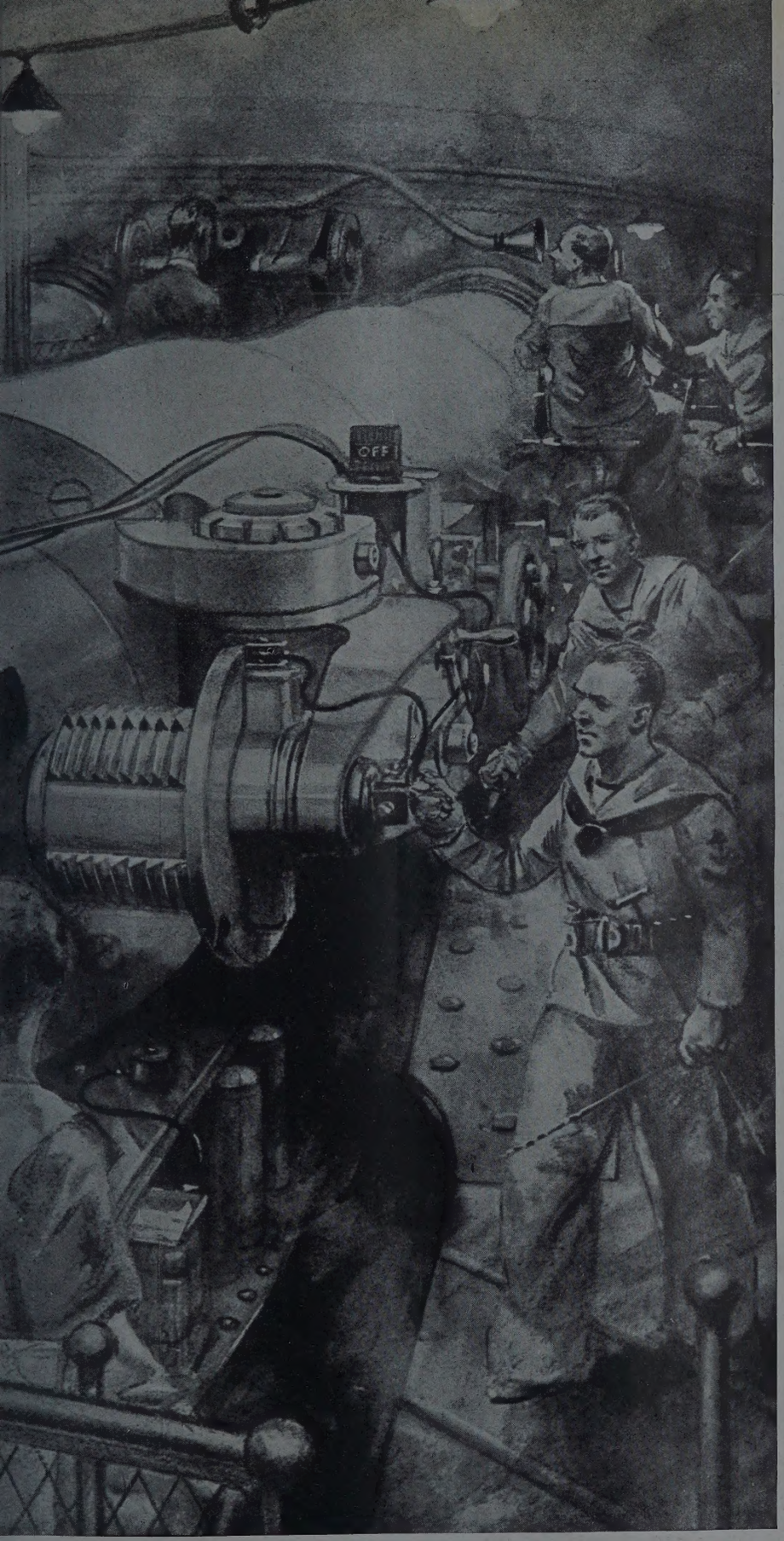
1916 ACTING LIEUTENANT

SOUS-LIEUTENANT EN *1916*

LA BATAILLE DU *JUTLAND*

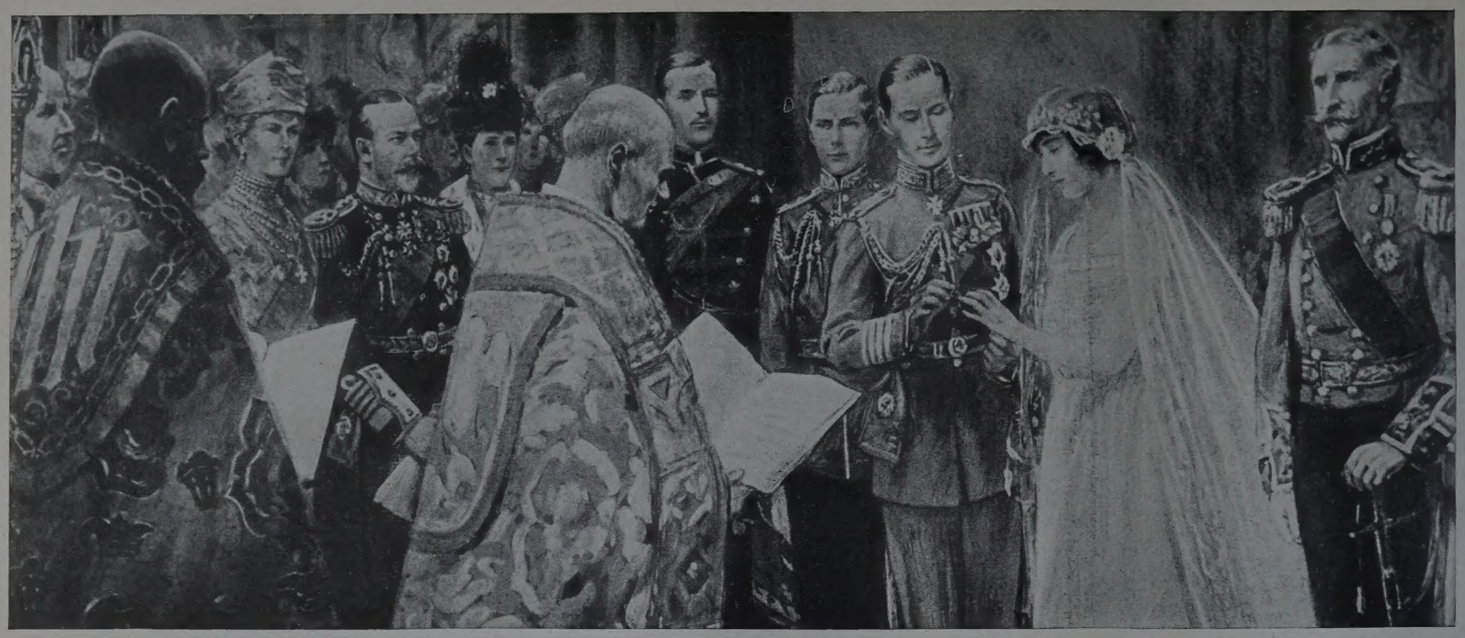
LE DUC D'YORK

LE 3 juin 1920 le prince Albert — dont le père avait, dix ans plus tôt, succédé, sous le nom de George V, au roi Edouard VII, et dont le frère était de ce fait devenu prince de Galles, c'est-à-dire héritier de la couronne — prenait le titre de duc d'York, qu'il devait porter jusqu'en décembre 1936, date de son accession à la royauté.



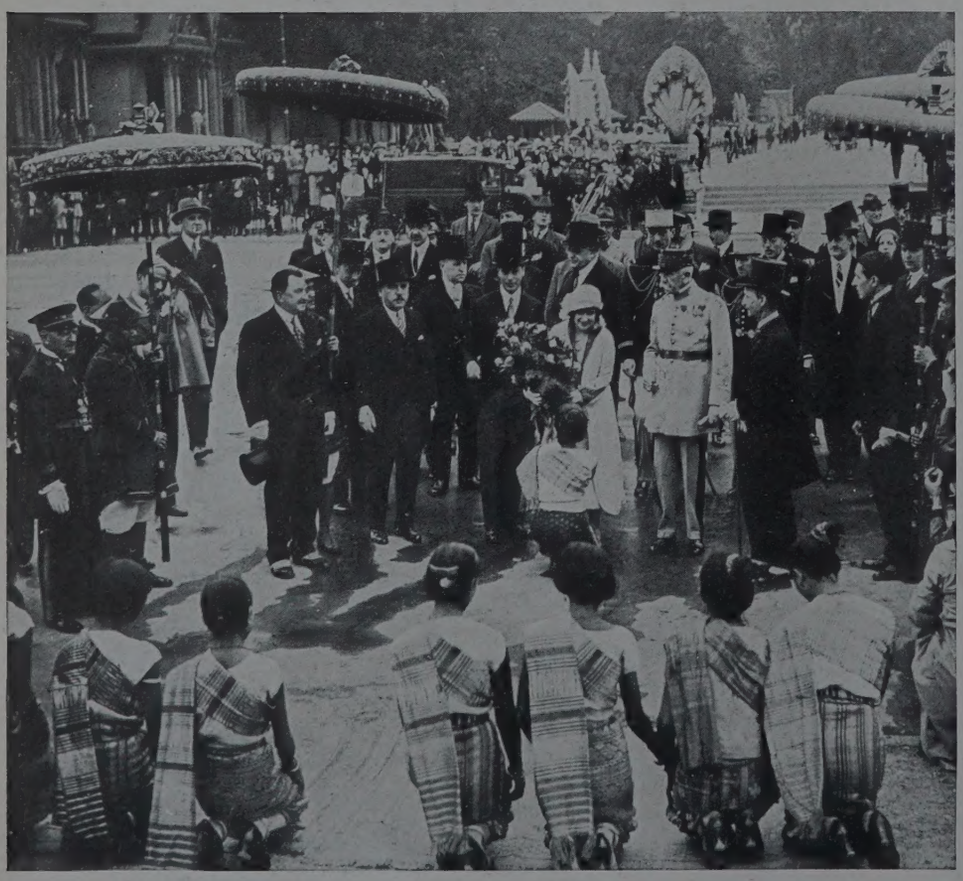
ENTRÉ à quatorze ans au collège naval d'Osborne, il y fut astreint à la même sévère discipline que les autres cadets. Ce fut ensuite l'école de Dartmouth, où il gagna ses premiers galons. La guerre de 1914 le trouva sous-lieutenant sur le navire de ligne *Collingwood*, à bord duquel il prit part à la bataille du Jutland, dirigeant, avec un courage et un sang-froid auxquels l'amiral Jellicoe rendit hommage, le tir d'une des tourelles du cuirassé. Capitaine en 1925, « rear-admiral » en 1932, vice-amiral en 1936, il devenait à la fin de la même année, en montant sur le trône, amiral de la flotte.

... IL DEVIENDRA AMIRAL EN *1936*



1923 UN MARIAGE D'AMOUR

En 1919, la jeune lady Elizabeth Angela Margaret Bowes Lyon, fille du quatorzième comte de Strathmore et Kinghorne, quittait le manoir écossais de Glamis pour ses débuts à la cour. Sa grâce et son entrain devaient y faire une vive impression sur le prince Albert. Devenu duc d'York, celui-ci la rencontra de nouveau à Glamis. Un roman d'amour s'ébaucha qui allait avoir sa conclusion, le 26 avril 1923, à l'abbaye de Westminster, où le mariage des deux fiancés était célébré en grande pompe par l'archevêque de Canterbury. Cette union suscita un grand mouvement de sympathie populaire. La jeune duchesse avait conquis tous les cœurs en faisant assister à la cérémonie des ouvriers et des ouvrières d'usine, puis en déposant, en un geste spontané, son bouquet nuptial sur la tombe du Soldat inconnu.



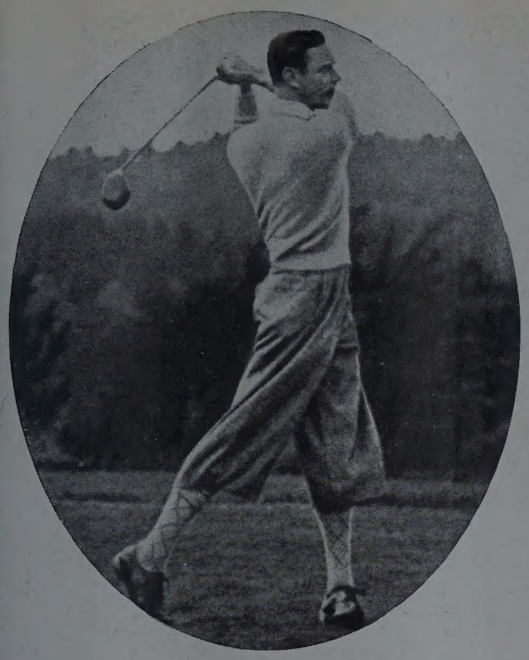
1931 A L'EXPOSITION COLONIALE DE PARIS

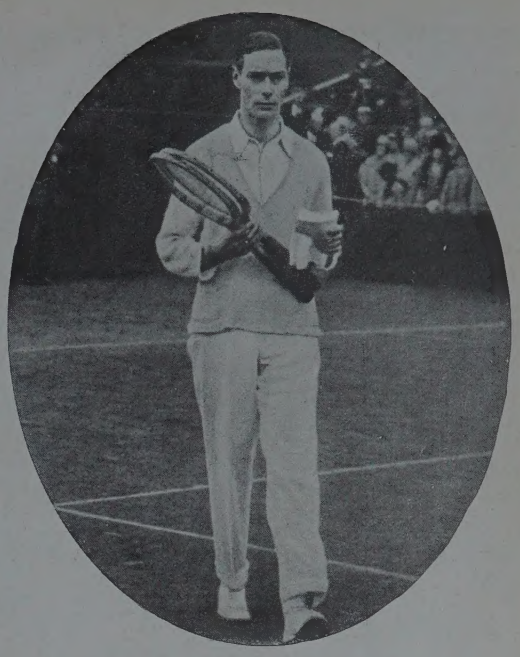
En juillet 1931, le duc et la duchesse d'York rendaient visite à Paris. M. Paul Reynaud, ministre des Colonies, les accueillait à l'Exposition coloniale de Vincennes, où une somptueuse réception était organisée en leur honneur, au pavillon de l'Indochine, par le maréchal Lyautey.

1924 - 1925 EN AFRIQUE ORIENTALE

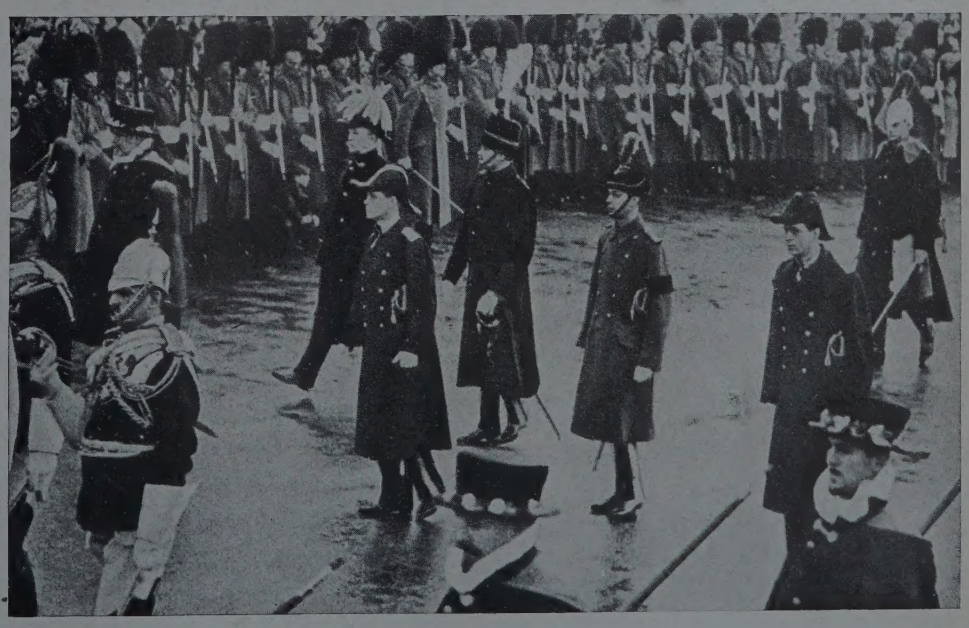
Le jeune ménage princier fut chargé d'apporter aux territoires de l'Empire le salut de la famille royale. En 1924 il parcourut le Tanganyika, le Kenya et l'Ouganda, puis remonta le Nil jusqu'à Khartoum. Un an après leur retour, le 21 avril 1926, la duchesse d'York donnait le jour à la princesse Elizabeth, dont la naissance fut accueillie avec enthousiasme.

UN PRINCE SPORTIF



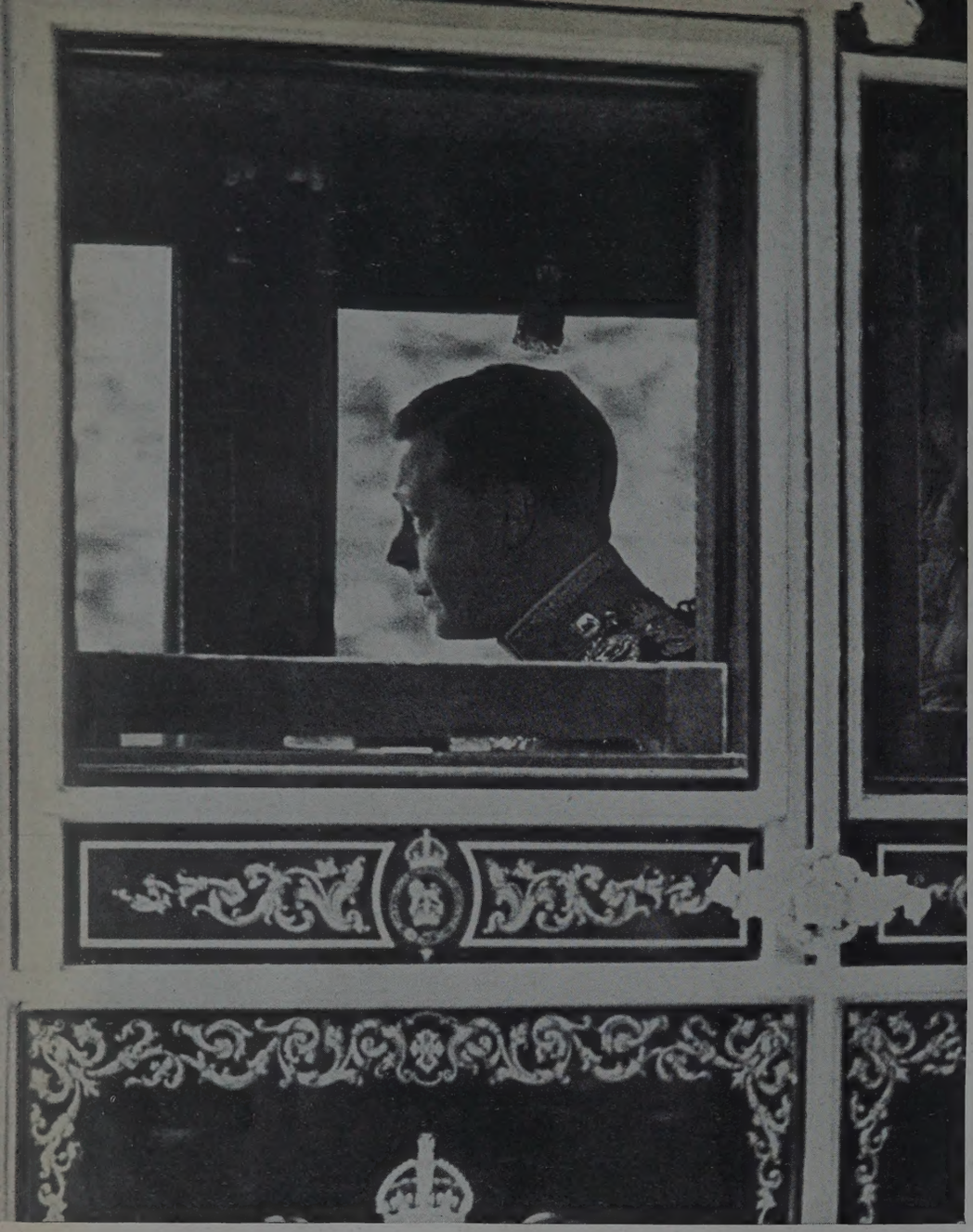


LE 20 janvier 1936 mourait S. M. George V, que l'on voit ci-dessus en compagnie du duc et de la duchesse d'York et de leur fille Elizabeth. Les obsèques furent conduites par le nouveau roi, Edouard VIII, suivi de ses frères : le duc d'York et, à ses côtés, les ducs de Kent et de Gloucester.



1927 EN OCÉANIE

PUIS le roi George V envoya le duc et la duchesse d'York en Australie. Embarqués le 6 janvier 1927 ils subirent, sur le *Renown*, les épreuves du passage de la ligne (en haut, au centre). Ils séjournèrent en Nouvelle-Zélande, où ils reçurent les notables locaux (ci-dessus). Le 21 août 1930, au château de Glamis, naissait leur seconde fille, Margaret Rose.



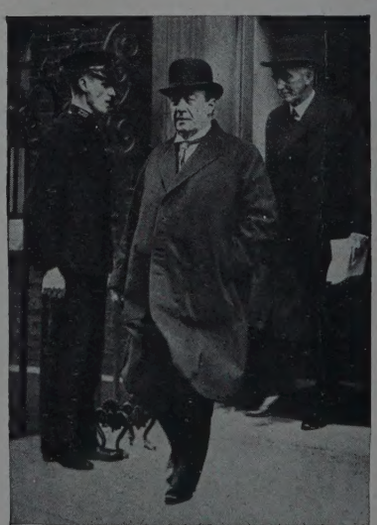
1936 LE DRAME DES WINDSOR

Le fardeau de l'Empire, avec ses contraintes, sembla vite pesant au roi Edouard VIII. Le souverain entendait ne renier aucune des amitiés du prince de Galles, et les sentiments qu'il nourrissait pour une Américaine deux fois divorcée, Mrs. Wallis Simpson, la présence de celle-ci aux réceptions de Buckingham et aux déplacements royaux provoquèrent de vifs remous à la cour, au gouvernement et dans le clergé, tant catholique qu'anglican. En vain le roi demanda au premier ministre, M. Stanley Baldwin, de promouvoir un texte de loi l'autorisant à contracter un mariage morganatique. La publicité donnée à l'incident rendait tout compromis impossible.

LE CŒUR A DES RAISONS QUE LA RAISON « D'ÉTAT » NE CONNAIT PAS

LE PRINCE CHARMANT. Au couronnement de son père, George V, en 1910, le futur Édouard VIII avait fière mine en grand costume de chevalier de la Jarretière.

En dépit d'un fort courant d'opinion et de l'appui de M. Churchill, il ne restait plus au roi, devant l'attitude intransigeante de M. Baldwin, qu'à se soumettre ou à se démettre. Le 10 décembre 1936, après avoir longuement médité, Edouard VIII, dans un acte solennel contresigné par les princes royaux ses frères, affirmait sa volonté irrévocable de renoncer au trône « pour lui-même et pour ses descendants ». Son règne avait duré trois cent vingt-quatre jours.



Édouard VIII : « N'y a-t-il donc en Angleterre que le monarque qui ne soit pas libre? » M. Baldwin : « Non, sire, ce n'est pas le monarque qui n'est pas libre, c'est la monarchie. »

INSTRUMENT OF ABDICATION

I, Edward the Eighth, of Great Britain, Ireland, and the British Dominions beyond the Seas, King, Emperor of India, do hereby declare My irrevocable determination to renounce the Throne for Myself and for My descendants, and My desire that effect should be given to this Instrument of Abdication immediately.

In token whereof I have hereunto set My hand this tenth day of December, nineteen hundred and thirty six, in the presence of the witnesses whose signatures are subscribed.

SIGNED AT
FORT BELVEDERE
IN THE PRESENCE
OF

Edward R.I.

Albert

Henry.

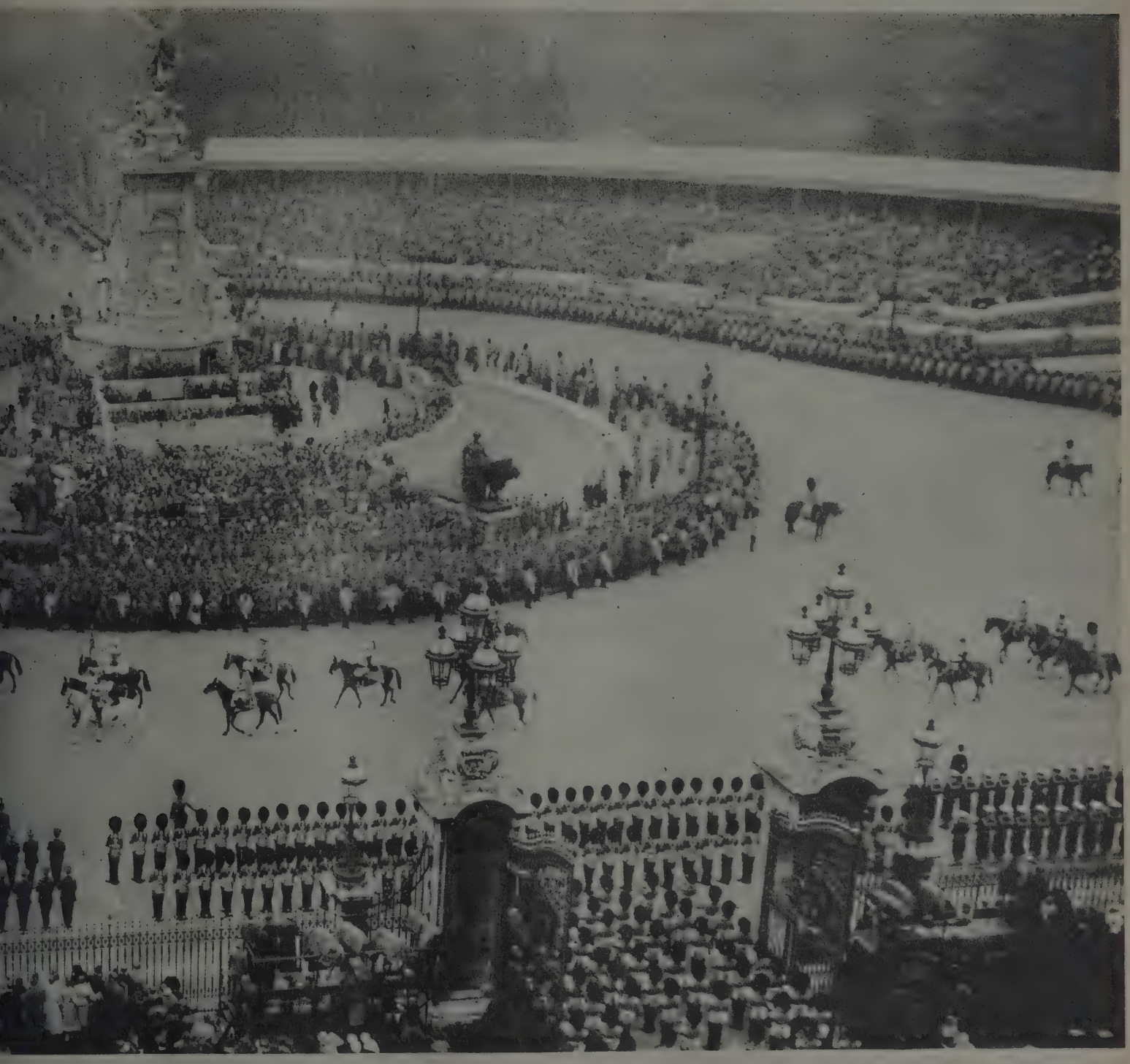
George.

LE SCEPTRE IMPRÉVU

TANDIS qu'Edouard VIII s'effaçait pour n'être plus que le duc de Windsor et épouser Mrs. Simpson, le duc d'York allait assumer les charges d'une royauté à laquelle il n'était pas préparé et qu'il n'ambitionnait pas. Mais l'Angleterre, qui, ayant perdu un souverain, retrouvait un roi, une reine et une princesse héritière, suivait dans l'allégresse les préparatifs du sacre.

1937 LES FÊTES DU CO

ONNEMENT DE *Sa Majesté* GEORGE VI



Le 12 mai 1937 le couronnement de LL. MM. George VI et Elizabeth allait une fois de plus faire apparaître le lien profond qui, depuis des siècles, unit le peuple anglais et la famille royale. Depuis la veille, stoïque sous la pluie et le vent, une foule immense, accourue de toutes les régions des îles Britanniques, se pressait dans Londres pavoisé aux couleurs du Commonwealth. L'abbaye de Westminster, où avec les hauts dignitaires, les officiers en uniforme d'apparat, les délégations des territoires de l'Empire et les représentants des nations avaient pris place les invités personnels de George VI choisis dans les milieux ouvriers, offrait un spectacle somptueux où dominaient le rouge et l'or de la maison du roi. Après que le nouveau souverain eut prêté serment, l'archevêque de Canterbury lui posa sur la tête la couronne de saint Edouard. Puis George VI prit place sur le trône du couronnement, où il reçut l'hommage des grands officiers et des grands dignitaires, tandis que les cloches sonnaient à toute volée et que les voûtes retentissaient d'un immense et fervent *God Save the King*. Ce fut alors, dans la cathédrale, l'impressionnante procession royale derrière le nouveau monarque revêtu de son manteau de pourpre et d'hermine, et porteur du globe, du sceptre et de la couronne. Au dehors, une véritable marée humaine allait acclamer les souverains, qui, ayant regagné lentement le palais de Buckingham dans leur carrosse d'apparat, durent paraître à maintes reprises au balcon avec la reine Mary et les petites princesses. Quelques semaines plus tard les souverains, ressuscitant une vieille tradition, tenaient à Windsor un chapitre des membres de la Jarretière.

GEORGE VI

PAR ANDRÉ MAUROIS, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Je me souviens d'avoir entendu jadis Mr. Baldwin, alors premier ministre, parler à la B. B. C. après la mort du roi George V. « Il transmet à son fils, disait-il d'une voix qui tremblait d'émotion, le trône qu'il a lui-même reçu de son père ; et il le transmet ses fondations renforcées, son autorité morale, son honneur et sa dignité rehaussés... » On pourrait aujourd'hui redire les mêmes mots, avec la même douloureuse sympathie. L'héritage d'autorité morale, d'honneur et de dignité que transmet à sa fille George VI est un héritage incomparable.

Alors que sur le continent européen tant de trônes sont tombés, la monarchie britannique garde un prestige intact. Réussite d'autant plus admirable qu'elle semblait, il y a un siècle, impossible. Un pays agricole et aristocratique se transformait en pays industriel et démocratique. Des classes nouvelles réclamaient leur juste part d'autorité. Quel allait être, en ces débats, le rôle de la couronne ? En 1870 on pouvait encore douter de l'avenir de cette institution. La sage vieillesse de la reine Victoria, l'habileté et la bonhomie d'Edouard VII, la prudence et la bonté de George V, le courage et l'honnêteté de George VI ont gagné la difficile partie. La seconde reine Elizabeth de l'histoire hérite le plus solide des trônes.

Elle le doit pour une large part à son père. Nul en Europe n'a fait, sans ostentation, sans bruit, besogne plus utile que le roi George VI. Il fut de ces hommes publics, si rares, qui n'ont jamais commis une erreur, jamais choqué ni peiné ceux sur lesquels ils régnaient. Entre les partis il demeura ce qu'il devait être : un arbitre. Au-dessus des intérêts d'une classe ou d'un groupe il sut toujours placer la grandeur du pays. Il serait vain de parler à une nation de vertus familiales, d'ardeur au travail, d'austérité, de courage si de tels discours n'étaient que des discours. « Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir. » George VI a été, pour tous ses peuples et à tout instant, un exemple vivant.

IL A FAIT EN CONSCIENCE LE MÉTIER DE ROI

Il n'avait pas souhaité le trône auquel, étant un cadet, il ne semblait pas destiné. L'histoire de son mariage avait ressemblé à un conte de fées. Au château de Glamis, en Ecosse, demeure peuplée de légendes, vivait Lady Elizabeth Bowes Lyon, elle aussi cadette de grande famille, aux yeux bleus à la fois gais et tendres, un doux rayonnement de bonté intérieure perçant sous une brillante surface de jeunesse et de gaîté. Le second fils du roi vint à passer, et, dès 1922, on sut le duc d'York passionnément épris de Lady Elizabeth. Ils se marièrent l'année suivante et, pour rester fidèles à la tradition des contes, furent très heureux. Ils habitaient à Londres, avec deux petites princesses, une simple maison, au 145 Piccadilly. Nous les vîmes en France en 1931, au moment de l'Exposition coloniale, et leur bonne grâce demeura toujours l'un des meilleurs souvenirs du maréchal Lyautey.

Il semblait que toute leur vie dût s'écouler dans ce tranquille bonheur, quand soudain l'abdication de son frère exigea du duc d'York la plus grave décision. Il fallait que l'Angleterre et les dominions eussent un roi. En mai 1937, dans l'abbaye de Westminster, au son des trompettes, des orgues et des vivats, un archevêque semblable à ceux des enluminures posa sur ces deux fronts les plus lourdes couronnes. Quitter leur *home* pour Buckingham Palace parut assez dur aux époux royaux, mais ils avaient l'un et l'autre une haute idée de leurs devoirs. Ils entreprirent de faire, en conscience, le métier de roi ; ils en furent récompensés par une affection et par un respect immédiats.

Pour nous, Français, nous devons leur être reconnaissants d'avoir montré en toute circonstance leur très particulière sympathie pour notre pays. Leur premier acte officiel hors de leur pays fut un voyage à Paris. Voyage triomphal. Dans une clameur fervente se confondaient les cris de : « Vive le roi ! Vive la reine ! Vive l'Angleterre ! Vive la paix ! » Quand les souverains parurent, quai d'Orsay, au balcon du salon de l'Horloge, l'ovation jaillit, passionnée. On était en juillet 1938, époque de grande tension européenne. Des forces néfastes et puissantes s'efforçaient de briser l'Entente cordiale. Le séjour du roi et de la reine donna aux Français chance d'exprimer leurs sentiments profonds. Par là il eut une importance historique aussi grande que celle du voyage d'Edouard VII, en 1903.

Pendant la première guerre mondiale le roi George VI, alors duc d'York, avait été officier de marine, puis aviateur. Pendant la seconde guerre nous le vîmes, dans le Nord de la France, visiter et encourager les troupes. Sa présence réchauffa les cœurs et réveilla les énergies. Les soldats étaient fiers de leur jeune roi, qui s'acquittait de sa tâche avec une perfection si simple, et ils avaient de solides raisons d'être fiers.

La suite le montra bien. Dans les mauvais jours de 1940-1941 la famille royale donna l'exemple du sang-froid, du respect des règles et du courage. La vie d'un roi est difficile, exigeante. Un homme politique, un général peuvent prendre leur retraite. Epuisé, malade, un roi n'en doit pas moins continuer à jouer son indispensable rôle. « Son fardeau ne quitte jamais ses épaules ; il le porte tout au long de l'année, tout au long de la vie. Il n'en est délivré que par la mort. » Sous George VI comme sous George V, ce fut devant les grilles de Buckingham Palace que les Anglais, aux jours de triomphe comme aux jours de tristesse, trouvaient réconfort à se grouper autour de leur roi et de leur reine, comme une famille se rassemble autour d'un père.

SA MORT A MIS EN DEUIL TOUS SES PEUPLES

Un père au milieu de sa famille... C'est ainsi qu'il faut penser au roi pour comprendre le chagrin personnel, profond des Anglais de toutes classes. En Angleterre la vie de la famille royale, suivie par tous avec un intérêt passionné, ramène la souveraineté, pour chacun des citoyens, au niveau de la vie privée. Il y a un étrange et mystique bonheur à constater que ces êtres de légende, entrevus, aux jours de cérémonie, dans des carrosses dorés, sont, de la même manière que les plus humbles, des pères, des enfants, des maris, des femmes. Un mariage royal est en Angleterre un grand événement national. Si ce mariage est romanesque, comme ce fut le cas pour le roi George VI et la reine Elizabeth, un délire sentimental et sain s'empare des foules. Que la mort vienne à briser un lien si beau, toutes les femmes, tous les couples unis souffrent avec la reine. Des millions de mains voudraient en un tel jour saisir la sienne.

Car tous savent ce qu'est pour un ménage aussi tendre que celui-là le moment où l'un des deux époux est laissé seul pour achever le pèlerinage terrestre. Tous avaient vu, lorsque le roi parlait en public, ses yeux fixés sur celle qui avait toujours été son inspiratrice ; tous devinent « que ces hauts lieux sont solitaires et qu'un roi n'a guère que sa femme avec laquelle il puisse parler intimement » ; tous ont lu, pendant la maladie du roi, le récit de ces nuits d'angoisse où la reine, seule autorisée à pénétrer dans la chambre du malade, veillait à sa porte et attendait son réveil. Oui, chaque Anglais se sent mêlé à la vie de cette maison symbolique. A ce peuple naturellement avide d'aimer il plaît d'ajouter aux joies et aux souffrances de chaque foyer les joies et les souffrances d'une famille qui, pensée de tous, devient un lien entre tous.

Famille qui ne se limite pas aux peuples de Grande-Bretagne. L'Angleterre fait partie d'une communauté de nations ; elle en est le centre et la tête. Il serait difficile, et même impossible, d'unir ces nations en faisant appel à une idée abstraite. La personne du souverain demeure un lien fort, intelligible entre la Grande-Bretagne, le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Afrique du Sud. Au moment où le roi George VI est tombé malade il devait se rendre en Australie et sa fille, au Canada. De tels voyages ne sont pas de vaines cérémonies ; ils exercent une action utile et bienfaisante. On le vit bien quand les souverains anglais allèrent, après la guerre, aux Etats-Unis et au Canada. Ils y conquirent les cœurs ; c'est le chemin des esprits. On peut être certain qu'en ce jour, au Canada comme en Australie, en Nouvelle-Zélande comme en Afrique du Sud, les cloches sonnent un glas solennel. Rien mieux que cette commune tristesse ne fait sentir à ces lointaines communautés anglo-saxonnes que le lien n'est pas brisé et que le Commonwealth demeure une réalité dont la couronne est le symbole.

L'HISTOIRE DIRA QU'IL FUT UN PARFAIT SOUVERAIN

Symbole d'autant plus nécessaire que la société se transforme plus rapidement. L'Angleterre vient de subir, en un siècle, un total bouleversement ; or celui-ci s'est fait sans luttes civiles. Comment fut-ce possible ? Par la sagesse de la nation, certes, mais aussi par celle de quelques parfaits souverains qui ont employé leur immense prestige à guider les forces nouvelles. Entourés d'hommes nouveaux, George V et George VI ont assuré la continuité et rassuré le pays. Plus les changements sont grands, plus l'homme moyen est heureux de retrouver au centre des choses un visage aimé et des cérémonies familières. C'est quand tout change qu'il est essentiel que quelque chose au moins ne change pas. D'où les foules immenses et désolées qui pendant la maladie du roi s'assemblaient tristement devant le palais pour y lire de leurs yeux le bulletin. « Que cela est étrange, me disait quelqu'un, il n'était pourtant ni le parent ni l'ami des pauvres gens qui forment ces longues files... » Mais si, justement, il était leur parent, et la France, pour laquelle il fut un ami, comprend leur douleur et partage leur deuil.

1938-1939

AUX APPROCHES DU PÉRIL
LES AMITIES SE RESSERRENT

Soutenu par l'affection de tout un peuple, George VI remplissait avec une admirable dignité sa lourde charge. Mais les nuages s'amoncelaient sur l'Europe et l'heure était venue, devant les provocations insensées du Führer, de resserrer les liens traditionnels entre les grandes démocraties. En juillet 1938 l'Entente cordiale s'affirma avec éclat dans l'enthousiaste réception que Paris fit aux souverains britanniques accueillis à la gare du Bois de Boulogne par le président de la République et Mme Albert Lebrun, auxquels s'étaient jointes les hautes personnalités de l'État.

Descendant les Champs-Élysées au milieu d'une foule dense qui, munie de périscopes, acclame le cortège royal, les souverains gagnent le Quai d'Orsay, où ils vont être les hôtes du gouvernement. Fêtes, réceptions, soirées et visites se succéderont durant trois jours dans une ambiance croissante de cordialité.

Pour un déjeuner royal la France ne pouvait offrir cadre plus noble que la galerie des Glaces de Versailles.

LA REVUE DE VERSAILLES

Le matin, un défilé avait offert au roi une image imposante de nos forces militaires, hélas ! bien insuffisantes !

A WASHINGTON ET A OTTAWA

... Un peu plus tard les souverains étaient reçus à Washington par F. D. Roosevelt, après un séjour au Canada, où on les voit répondant aux acclamations des scouts d'Ottawa.

LE PRÉSIDENT LEBRUN EN ANGLETERRE

En mars 1939 le roi et la reine faisaient les honneurs du château de Windsor au président de la République et à M^me^ Lebrun qui leur rendaient à Londres leur visite...

LA GUERRE

1940. Après la « drôle de guerre », c'est la guerre totale : la retraite de Belgique, le désastre de Dunkerque, la France occupée. Nos côtes deviennent pour les nazis la base de départ d'où ils espèrent lancer l'assaut final contre les îles Britanniques. En attendant, la « Luftwaffe » entreprend l'écrasement méthodique des villes anglaises. Churchill lance un émouvant et farouche appel à ses compatriotes. « Je n'ai à vous offrir, leur dit-il, que de la sueur, du sang et des larmes. » L'Angleterre tout entière se raidit et supporte héroïquement les attaques aériennes. George VI prend sa part des souffrances de son peuple. Sous les bombes, il reste à Buckingham ; chaque jour il visite les quartiers sinistrés de Londres et ne quitte la capitale que pour aller réconforter les habitants des autres villes martyres. Qu'il s'adresse aux victimes des bombardements, aux hommes de la R. A. F., aux unités de l'armée, à la Home Guard, aux équipages de la Royal Navy, il trouve toujours les paroles simples qui vont droit au cœur des combattants et des civils.

Le « Blitz » sévit durement sur la capitale britannique. Sous les bombes, des immeubles, des quartiers s'effondrent... Entre deux alertes les souverains se rendent dans les secteurs les plus éprouvés.

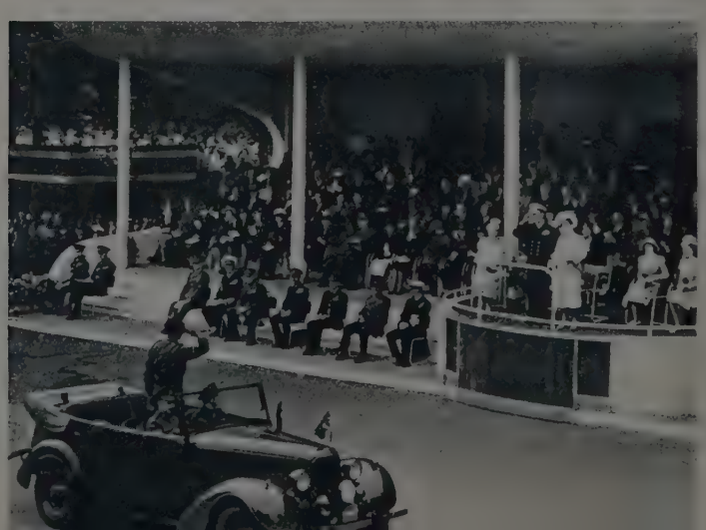
George VI suit avec vigilance l'énorme effort demandé aux usines d'armement, où les ouvriers travaillent nuit et jour. Visitant l'une d'elles, il essaie un fusil-mitrailleur.

AVEC LES COMBATTANTS

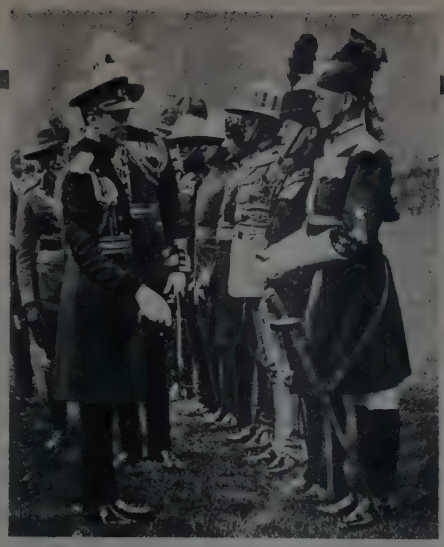
Avant l'invasion de la France George VI avait, à plusieurs reprises, franchi le « Channel » pour apporter ses encouragements aux troupes alliées. Ci-dessous : le roi quitte une tranchée sur le front tenu par les Britanniques. Puis, avant de se rembarquer sur un destroyer dans un port du Nord, il salue (à gauche) le drapeau du régiment français venu lui rendre les honneurs.

LA VICTOIRE

1946. Depuis un an l'Allemagne, puis le Japon ont succombé sous les coups des Alliés. Le 8 juin, accueillis au pied de la tribune d'honneur par le nouveau « Premier » travailliste, M. Attlee, et par M. Churchill, artisan n° 1 de la victoire, le roi et la reine...



... vont assister à la « Victory Parade », à laquelle participent de nombreux détachements des armées victorieuses. En tête des troupes britanniques, le maréchal Montgomery salue les souverains, près desquels ont pris place la reine-mère Mary et les princesses.



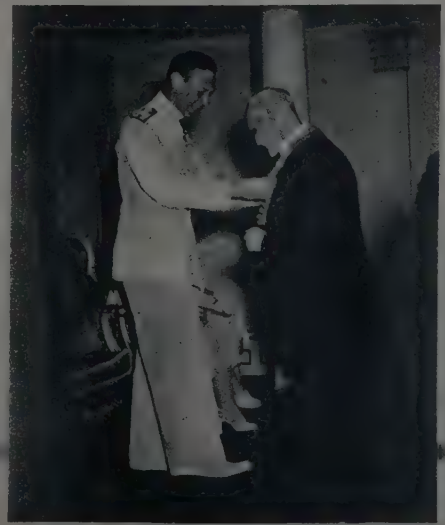
Lors du sacre de S. M. George VI les délégations de l'Empire avaient apporté le témoignage de leur attachement au souverain, qui, dès ce moment, avait affirmé sa volonté de resserrer les liens unissant la couronne et le Commonwealth.

1947. LE « ROYAL TOUR »

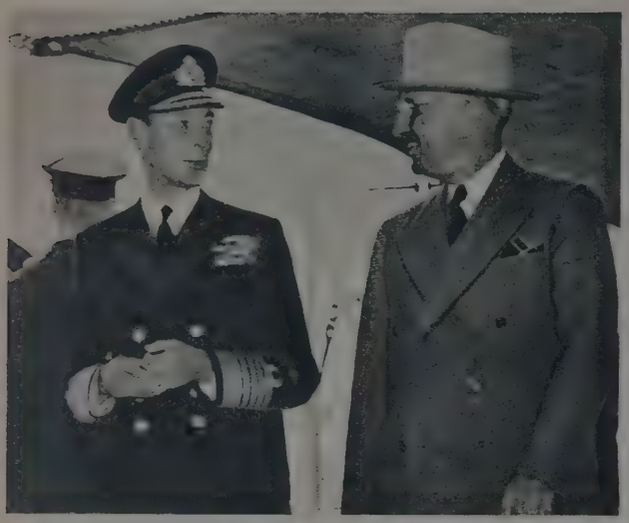
Accompagné de la reine et des princesses, George VI s'embarque pour Le Cap : il va effectuer à travers l'Union sud-africaine un voyage que la guerre avait retardé de plusieurs années. A Salisbury, il ouvre, en séance solennelle, la session du parlement de la Rhodésie du Sud.

Cinq mille guerriers accourus des régions les plus reculées du Zoulouland se livrent avec frénésie, devant la tribune royale, à leurs danses guerrières. Aux garden parties données à Westbrooke et à Durban des milliers d'invités purent apprécier la simplicité de la famille royale.

Au Cap, où il avait été accueilli avec enthousiasme, le roi rendait un éclatant hommage au maréchal Smuts, alors président de l'Union, en lui conférant l'ordre du Mérite.



LES HÔTES DU ROI



AOÛT 1945 : LE PRÉSIDENT TRUMAN, revenant de Potsdam quelques jours avant la capitulation japonaise, monte, en rade de Plymouth, à bord du « Renown », où il est reçu par le roi (ci-dessus). Après quoi le souverain allait rendre sa visite au président des États-Unis sur le croiseur américain «Augusta».

A son arrivée à Londres le président Auriol, qui a pris place dans le carrosse royal avec George VI et le duc de Gloucester, répond aux vivats de la foule.

MARS 1950 : LE PRÉSIDENT ET Mme AURIOL sont accueillis à Londres par le roi et la reine avec cette simplicité affable qui est la forme de l'hospitalité anglaise. Dans toutes les cérémonies officielles s'affirme la fraternelle amitié que les deux peuples ont scellée au cours des deux guerres mondiales dans le sang et dans les souffrances communes. (Ci-dessus : le président Vincent Auriol et les souverains après leur visite au collège naval de Greenwich.)

NOVEMBRE 1950 : S. M. LA REINE JULIANA des Pays-Bas et le prince-consort Bernhard de LIPPE sont, à Buckingham Palace, les hôtes de la famille royale.
MAI 1951 : LE ROI FREDERIK de Danemark, en voyage officiel à Londres avec la reine INGRID, quitte Victoria-Station en compagnie de George VI.

LE ROI-SERVITEUR

PAR GEORGES DUHAMEL, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Que le goût du pouvoir, d'un pouvoir d'ailleurs sans grandeur, sans grand risque et sans grand espoir — j'entends sans espoir d'une œuvre féconde et durable — que le goût d'un pouvoir de cette sorte, bénin et fugitif, anime encore les hommes politiques dans les démocraties hésitantes, cela ne saurait étonner l'observateur des mœurs. Bien qu'il engage la vie, le bonheur et même l'avenir d'un peuple, le jeu parlementaire n'a guère plus d'importance que celui du tennis ou du golf pour les amateurs d'émotions légères et de plaisirs superficiels, pour les amateurs blasés.

Le pouvoir véritable peut tenter, et l'histoire contemporaine nous prouve que cette hypothèse n'est point fantaisiste, des aventuriers audacieux, résolus à jouir furieusement de tous les biens temporels, à faire trembler et saigner les multitudes, à exciter, à dominer et à pousser dans le drame toutes les passions animales de la très misérable humanité.

Si nous nous détournons avec horreur et rancune de ces chefs d'une saison, de ces empereurs d'un jour dont nous savons, par notre expérience historique d'Européens, qu'ils finiront fatalement dans le sang, dans la chaleur des incendies, dans les écroulements et les ruines, nous pouvons, nous devons même considérer avec respect et sympathie les derniers souverains qui représentent, au regard de notre monde incohérent, l'idée monarchique, profondément tempérée, réformée, contenue par un régime de liberté somme toute stable, somme toute raisonnable et fondé sur un parlement digne de ses responsabilités.

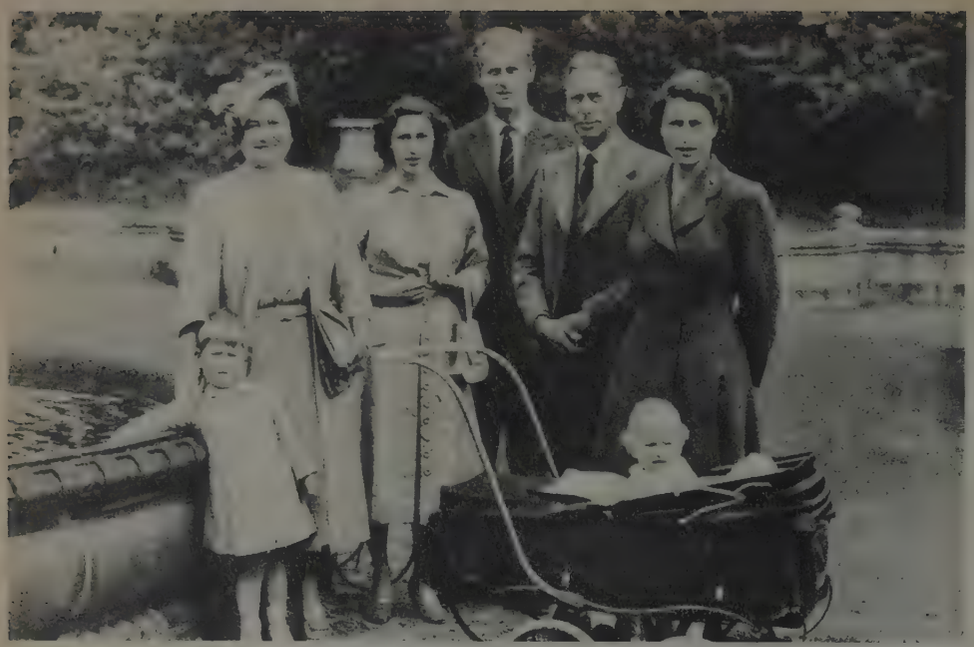
Le roi, dans une démocratie telle que la britannique, apparaît comme le serviteur de son peuple, comme le très fidèle représentant d'une tradition, comme le gage essentiel de l'équilibre et de la pérennité. Le temps n'est plus où, pour les âmes simples, l'idée de la royauté évoquait naturellement toutes les images du bonheur, du contentement, de l'orgueil assouvi. Quand les foules de Londres se pressent au passage du cortège royal, c'est pour saluer l'homme que les chances et les hasards du sort ont élevé à cette place éminente et inconfortable, à cette place qu'il ne saurait déserter sans étonner et décevoir toute une part de l'univers.

Sans doute, cet homme habite un palais. Sans doute, il est environné de serviteurs innombrables. Il semble déchargé des soucis matériels qui accablent jusqu'au plus heureux de ses sujets. Il est l'objet des plus grands égards. La garde veille, en uniforme d'apparat, sous les fenêtres de ses appartements. Mais que sont de tels privilèges au prix de la constante et austère servitude que suppose la condition monarchique ? Les princes de Shakespeare, nous les voyons parfois errer, la nuit, au gré de leur plaisir ou de leur fantaisie, parmi le petit peuple de la rue... Ce sont fantaisies d'un autre temps. Le principal représentant d'un régime entre tous sourcilleux est désormais moins libre que le moins libre des hommes de la foule. L'étiquette, le protocole, tout cela va régler les moindres actes de son existence, et même ceux de sa vie affective et intime. Il ne pourra choisir ni ses promenades, ni ses itinéraires, ni sa compagnie, ni son vêtement, ni sa nourriture et ni même son vocabulaire. Du moindre des gestes qu'il sera, nous le verrons aussitôt comptable. Le pouvoir ? Il est bien question de pouvoir ! Rigide et compliqué, l'appareil politique va, pendant tout le règne, déterminer les démarches, les opinions, les décisions, les goûts et les pensées du souverain. Il devra, chaque jour, faire des gestes rituels, rester parfois de longues heures immobile, ne jamais trahir son personnage, reconnaître des milliers de visages et retenir des milliers de noms, dompter les réactions de son corps fatigué ou souffrant. Il devra, tout compte fait, obéir, servir, s'incliner, abdiquer, non certes la dignité suprême dont il est revêtu, mais tous les désirs secrets de son âme, de son esprit, peut-être même ceux de sa chair.

L'artiste, le savant, le poète connaissent, en certains cas, les charges de la gloire : ce sont presque toujours des charges appropriées au caractère de ces hommes remarquables, appropriées à leur carrière, à l'œuvre même qu'ils ont accomplie. Le souverain, dans une monarchie constitutionnelle, accepte, en montant sur le trône, des fardeaux dont il ne doit même pas discuter la nature, des fardeaux qu'il portera toute sa vie, comme un lourd vêtement de parade qui n'est pas fait sur mesure et qu'il est nécessaire d'endosser, par devoir et par discipline.

Beaucoup de Français, en apprenant que le roi George VI venait de succomber, auront, je n'en doute pas, réfléchi humainement au destin de ces hommes que la naissance et la tradition retranchent en quelque sorte de la vie commune et vouent au plus sévère, au plus sourcilleux de tous les métiers.

Faisons des vœux pour que le précieux équilibre, dont le royaume britannique jouit avec sagesse, soit pieusement entretenu dans les temps qui vont venir. Il y a lieu de penser que la paix du monde est suspendue à des systèmes d'équilibre de cette sorte. Si l'Angleterre semble parfois se détourner de l'Europe, c'est par l'effet de vieilles maximes qui n'ont plus qu'une vertu formelle, qu'une vertu oratoire, et qui, nous en savons quelque chose, sont abandonnées et oubliées dès que sonne l'heure des grandes épreuves.



Durant l'été de 1951 George VI — qui avait subi avec succès, deux ans auparavant, l'opération de la sympathectomie lombaire — passait encore des vacances heureuses au château de Balmoral. Toute la famille royale était réunie autour de lui et, comme au temps de ses jeux enfantins dans le parc de l'aïeul Édouard VII, le monarque portait le kilt, de rigueur dans cette résidence écossaise.

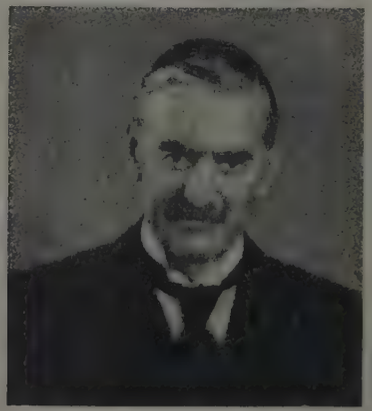
JOURS DE SOUFFRANCE

JOURS DE DEUIL

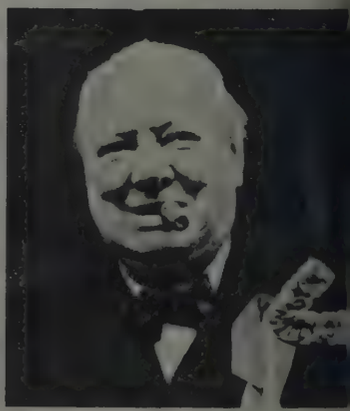
Sur les instances de ses médecins le souverain devait interrompre brusquement son séjour. Le 16 septembre, à sa descente de l'avion qui le ramenait à Londres, les assistants lurent sur le visage du monarque les ravages de la maladie. Une photographie prise à cette occasion (à gauche) sema l'inquiétude chez les Anglais. Et le 23 septembre les Londoniens, anxieux, pressés devant...

CES MINISTRES ONT GOUVERNÉ

STANLEY BALDWIN
qui provoqua l'abdication du roi Édouard VIII.



NEVILLE CHAMBERLAIN
signa en 1938 les accords de Munich et déclara la guerre en 1939



WINSTON CHURCHILL
le grand « Premier » de la guer
revenu au pouvoir en 1951.

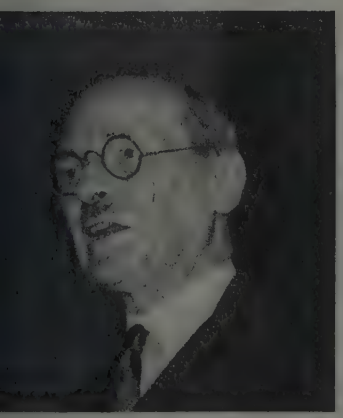
... les grilles de Buckingham, voyaient afficher un bulletin de santé annonçant que le roi venait de subir l'opération de la résection pulmonaire : l'état post-opératoire était satisfaisant. Bientôt George VI entrait en convalescence. Peu à peu il reprenait ses occupations officielles ; ses heures de repos, il les passait avec son petit-fils Charles, devenu l'héritier de la couronne.

La dernière apparition publique du roi devait avoir lieu à l'aéroport d'où la princesse Elizabeth partait pour le Kenya. En quittant l'avion, les traits tourmentés, songeait-il que c'était là son suprême adieu ?

Dans la journée du 6 février les éditions spéciales des journaux annoncent aux Anglais la brutale nouvelle : « The King is dead »...

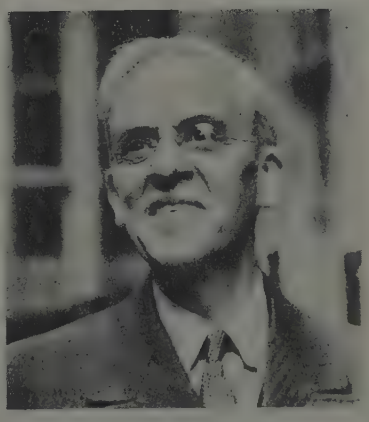
... Tout le peuple britannique, ému, a pris le deuil. A Sandringham les commerçants voilent de crêpe les armoiries de leur façade.

L'ANGLETERRE DURANT LE RÈGNE DE GEORGE VI



CLEMENT ATTLEE
« Premier » travailliste porté au pouvoir en 1945.

ERNEST BEVIN
qui représenta l'Angleterre dans les conférences d'après guerre.



SIR STAFFORD CRIPPS
l'austère chancelier de l'Échiquier qui dévalua la livre sterling.

ANTHONY EDEN
qui, au Foreign Office, seconde fidèlement Winston Churchill.

L'AVÈNEMENT D'ÉLIZABETH II

PAR LA PRINCESSE BIBESCO

Ce matin-là le Paris des Plantagenets s'était réveillé dans la brume. Le roi était mort. Autour de Notre-Dame le vent pleurait comme sur une falaise. Le long du fleuve les peupliers s'agitaient, levant les bras au ciel. J'avais entendu crier les mouettes. En passant le pont je vis les anges blancs voler haut, voler bas, effleurant la Seine ; ils sont les annonciateurs des tempêtes lorsqu'ils remontent jusqu'à l'île Saint-Louis. Continuant ma rêverie de promeneuse solitaire, je passai du quai aux Fleurs sur le quai aux Oiseaux ; j'arrivai devant l'Hôtel de Ville. A la sortie du métro les gens s'arrachaient les journaux ; et comme il n'en restait plus aux mains des vendeurs, j'entendais les passants s'interpeller ; ceux qui n'avaient pas encore lu demandaient aux autres, qui lisaient en marchant :

— Est-ce qu'*elle* est arrivée ?

— Oui !

— Ah ! tant mieux !

Une femme ajouta, comme se parlant à soi-même : « La pauvre petite ! », d'un ton si bas, si tendre que j'en eus le cœur touché.

Cette brève question, cette réponse, ce « Ah ! tant mieux ! », je voudrais les enregistrer, je voudrais pouvoir faire qu'ils soient entendus d'un bout du monde à l'autre, et par celle-là même qui inspira cette crainte, cette angoisse collective, ce désir anonyme de la savoir arrivée saine et sauve à bon port, et sans qu'il fût besoin de la nommer.

— Elizabeth, appelée !

Reine constitutionnelle d'un royaume sans constitution, Elizabeth régnait sur l'imagination de tous ce matin-là ; elle avait Paris pour elle,

Tirée de son sommeil, à Clarence House, la princesse Victoria apprend qu'elle est reine.

comme elle avait Londres et Melbourne, Ottawa et Sydney, Washington et Capetown, York et New-York, Berne, Stockholm et Strasbourg, et Copenhague, comme elle avait chaque ville, grande ou petite, et chaque village, et chaque bourg ou hameau, et chaque ferme isolée de son Royaume-Uni vers lequel elle volait, dans son vol nuptial, à travers les ténèbres de la nuit et la tempête. Elizabeth, appelée !

Elle porte maintenant le nom de l'Angleterre, et la pensée de ses peuples vit en elle ; où qu'elle aille, où qu'elle soit, elle n'occupera plus seule son cœur ; le monde y est entré et, dans le monde, ceux qui lui ont fait confiance. Elle a pénétré dans son temps ; elle va marquer la terre et son époque ; elle y sera mêlée, apportant à l'histoire ce mystérieux échange qui se fait par elle entre ses devanciers et ses successeurs, entre elle et le corps mystique de cette nation répandue sur tous les continents. Elle est à l'origine de ce chapitre de leur histoire qu'il lui faut continuer d'écrire avec les battements de son cœur, à l'unisson de tous ces cœurs anglais.

Elle est le soixante-quatrième souverain qui consent à recueillir l'héritage.

Son avènement est dans son consentement à tout ce qui s'est fait avant elle, à tout ce qui va se faire à présent par elle.

Elizabeth, appelée ! Cependant qu'elle volait à travers les orages de sable, la ruche immense, essaimée sur les cinq continents, reconnaissait sa reine. Elizabeth répondait au désir, à l'attente.

Déjà ses annales ont commencé. Quelqu'un tient l'écritoire et quelqu'un dicte. A Nairobi elle a passé la nuit auguste, la nuit fatale, dans un arbre ; l'heure de l'avènement, qui est celle où le roi expire, l'a trouvée dans le Baobab, l'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, regardant à travers ses branches ce que font les fauves quand ils ignorent qu'un œil humain les surveille, attirés qu'il sont vers l'eau par un piège de lumière. L'image est déjà enregistrée dans le temps, elle fera pendant et contraste dans les livres d'histoire et sur l'écran de la télévision intérieure que chacun porte en soi avec cette autre image d'une « pauvre petite » Victoria surprise par son avènement pendant les heures mystérieuses de la nuit où les hommes dorment. Elizabeth veillait dans l'arbre ; Victoria dormait ; elle fut tirée brusquement hors de son lit et du sommeil de sa jeunesse, à Clarence House, dans la paisible maison en marge du palais de Saint-James où elle vivait avec sa mère, la duchesse de Kent. Une scène fameuse la montre, ses cheveux blonds épars flottant sur ses épaules, elle aussi toute petite, en manteau hâtivement jeté sur sa chemise de nuit, arrivant au salon où l'archevêque de Canterbury et le premier ministre ont quelque chose à lui dire. Et voyant que lord Palmerston mettait un genou en terre devant elle, elle sut qu'elle était reine avant qu'ils eussent parlé.

Au cœur de l'Afrique, « terre des monstres et des prodiges », Elizabeth Regina, arrière-arrière-petite-fille de Victoria Regina, reçoit la nouvelle sans fléchir.

Dès l'aube elle se hâte ; elle vole vers la couche funèbre du père comme dans le mythe du phénix. Elle naîtra de ses cendres, par la vertu de celui qui lui donne une vie nouvelle en expirant.

Seule, elle est seule désormais comme la colombe sur cette tapisserie de Beaune où le mot « seule » se répète à l'infini. Un gouverneur de ville, en Afrique du Sud, a raconté cette poignante anecdote. Lors du voyage qu'Elizabeth fit au Cap avec le roi son père et la reine sa mère, l'année où elle atteignit ses vingt et un ans, la caravane royale s'arrêta, fatiguée, sans vouloir aller plus loin, avant d'atteindre un fameux point de vue qu'il lui fallait admirer. Chacun demeurait assis dans le jardin du gouverneur. L'énergique princesse partit seule, en avant, à la rencontre du paysage. Elle s'engagea, solitaire, sur le chemin qui menait au point de vue. Alors le roi George VI se pencha en souriant vers le gouverneur de la ville et lui dit, lui montrant la petite forme blanche qui s'éloignait :

— Regardez cette jeune fille qui s'en va toute seule ; elle devra marcher ainsi, droite, en avant, et seule toute sa vie.

De son éducation première, qu'elle reçut de sa mère, Ecossaise, descendante de la première race des rois qui dut céder le trône à l'autre, et qui commença la vie dans l'ignorance qu'elle serait reine, la petite Elizabeth apprit qu'elle le serait, et encore de son plein droit, c'est-à-dire roi et reine en une seule personne.

L'histoire est le roman des peuples, mais le mot fin n'est écrit nulle part. C'est au temps d'en décider. Lorsque la princesse Elizabeth, au retour de son premier voyage sur la terre d'Afrique, se fiança au prince Philippe, il fallut que le parlement assemblé ratifiât ce choix. Winston Churchill, dont chacun sait qu'il est un poète en action, dont le génie se confond avec le génie de l'espèce dans toutes les grandes circonstances ou tragiques ou symboliques, improvisa sur l'heure un magnifique épithalame. Il loua la princesse d'avoir choisi ce jeune marin et de vouloir s'unir à lui par les liens sacrés du mariage. Il parla de cette famille royale qui donne à l'Angleterre *its great romance*. Le grand poète épique louait la jeune fille anglaise, héritière d'une si longue tradition, de s'être éprise d'un beau marin, né dans une

C'est la nuit, dans ce baobab, que la princesse Elizabeth apprit son accession au trône.

île. Elizabeth ce jour-là avait reçu délégation pour être heureuse de tous ces cœurs touchés par le roman de la mer, qui se confond depuis tant de siècles avec le roman de l'Angleterre. Le bonheur domestique, le seul bonheur possible, le seul avoué, le seul éprouvé, le seul béni par Dieu lui-même, comme il est écrit dans la Bible, réunissait l'unanimité des suffrages de la nation la plus sentimentale, la plus passionnée en même temps que la plus farouche et la plus puritaine qui soit au monde. Le jour où la princesse Élizabeth parut sous le porche de l'abbaye de Westminster au bras du jeune marin, toutes les femmes ont cru revivre leur bonheur et toutes les jeunes filles l'ont vécu. La future reine avait délégation de son peuple pour vivre ce roman d'amour, sans une tache, sans une ombre, comme les cœurs simples, et les autres, le rêvent ou l'ont rêvé...

— Est-il heureux ? demandait un grand politique, le cardinal Mazarin, avant de nommer un homme à un poste important dans l'Etat.

Elizabeth est-elle heureuse ? Elle l'est ; tous ses peuples ont besoin qu'elle le soit.

S'il me fallait user d'écriture idéographique pour représenter l'Angleterre je commencerais d'abord par tracer un cercle. Et ce serait un cercle magique, d'où naîtrait une foule d'autres cercles. Un rond dessiné dans l'herbe par la course après son ombre de quelque mystérieux animal des bois ; la ronde formée par les morilles au pied des chênes, ou bien par les anémones sylvies ; la sarabande formée par le tourbillon qui entraîne les feuilles d'automne ; c'en est assez pour faire croire aux enfants qu'ils ont vu *the fairy ring*, l'anneau des fées, le signe laissé pour eux sur la terre par des êtres surnaturels. Ainsi l'Angleterre avec ses dominions rangés en couronne autour de l'île royale m'apparaît comme une suite de cercles dont le premier, le plus merveilleux, est le cercle de famille.

Elizabeth II est aujourd'hui cette frange de lumière qui brille au-dessus du sombre horizon des mers. Elle porte en soi l'espérance.

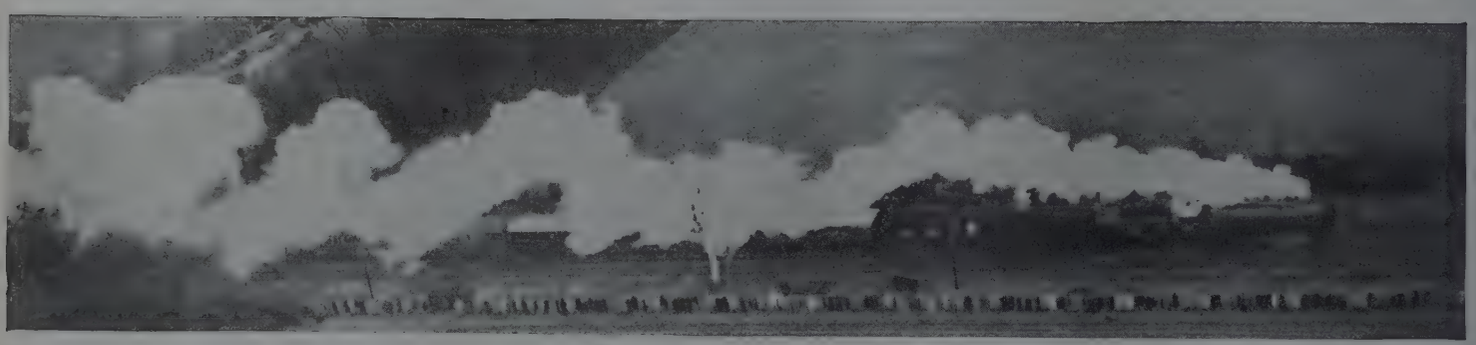
TROIS REINES

Trois femmes plongées dans la douleur. La reine Mary, qui porta le deuil de George V et du duc de Kent, porte celui de son second fils. Les yeux clos, la reine-mère Elizabeth songe au mari perdu, et sous ses voiles la nouvelle souveraine revoit un père aimé.

L'ANGLETERRE CONDUIT SON ROI AU TOMBEAU

LE ROI ÉTAIT AUSSI, A SANDRINGHAM, LE SEIGNEUR DU PAYS. SES FERMIERS ET LES GENS DE SA MAISON LE SUIVIRENT JUSQU'A LA GARE...

DE SANDRINGHAM



...D'OU LA DÉPOUILLE DU MONARQUE DÉFUNT QUITTE, LE 11 FÉVRIER, LE LIEU DE SA NAISSANCE POUR GAGNER LONDRES PAR LA VOIE FERRÉE, QUE BORDENT DES SPECTATEURS.

LE TRAIN FUNÈBRE VIENT D'ENTRER EN GARE DE KING'S CROSS. LES TROIS REINES EN SONT DESCENDUES. UN OFFICIER ET DIX HOMMES DE LA COMPAGNIE ROYALE DES GRENADIERS DE LA GARDE PORTENT LE CERCUEIL JUSQU'A LA PROLONGE D'ARTILLERIE.

CELLE-CI, SUR LAQUELLE SONT PLACÉES LA COURONNE D'EMPIRE ET LES FLEURS DÉPOSÉES PAR LA REINE-MÈRE, TRAVERSE LONDRES AU PAS LENT DES SIX CHEVAUX NOIRS QUI LA TIRENT. DERRIÈRE L'AFFUT, TÊTE NUE, LES DUCS DE GLOUCESTER ET D'EDIMBOURG.

A WESTMINSTER

LE CORTÈGE, QUE L'ON VOIT CI-DESSUS S'ENGAGEANT DANS LE « STRAND », SE DIRIGE VERS L'HISTORIQUE PALAIS DE WESTMINSTER. LA, SOUS LA VOUTE DU WESTMINSTER HALL, LA DÉPOUILLE DU SOUVERAIN REPOSERA TROIS JOURS, VEILLÉE PAR DES LIFE-GUARDS ET DES « YEOMEN ». ET PENDANT CES TROIS JOURS, PIEUSEMENT, TROIS CENT MILLE LONDONIENS DÉFILERONT.

Le 15 février la dernière étape du funèbre voyage va s'accomplir. La jeune reine Elizabeth II, qui le matin s'était inclinée devant les restes de son père, sort de l'abbaye.

Les ducs d'Edimbourg, de Gloucester, de Windsor et de Kent suivent le carrosse des reines. Le duc de Windsor avait revêtu l'uniforme d'amiral que, roi, il portait aux funérailles de George V.

L'affut de canon reçoit a nouveau le cercueil royal, devant lequel s'inclinent les marins formant l'attelage. Et le cortège quitte Westminster. Derrière le corps, le carrosse ou ont pris place la reine, la reine-mère, la princesse Margaret et la princesse royale.

De dr. a g., au premier rang: le président Auriol, LL. MM. Frédérik de Danemark, Paul de Grèce, Gustave-Adolphe de Suède. — Deuxième rang : le président de la République yougoslave, S. M. le roi d'Irak et le président de la République turque. — Troisième rang : les princes héritiers de Jordanie, de Norvège et d'Ethiopie. — Quatrième rang : les princes Albert de Belgique, Félix de Luxembourg, Bernhard des Pays-Bas, Ali Reza, frère de S. M. l'empereur d'Iran.

Au premier rang des ambassadeurs, M. Zaroubine, représentant de l'U. R. S. S. (a dr.) ; don Manuel Bianchi (Chili), M. Moniz de Aragao (Brésil), M. Jerzy Michalowski (Pologne).

Le président Auriol, reçu a l'aéroport par le duc d'Edimbourg. Au second plan, de dr. a g. : MM. Robert Schuman, Massigli, le général Juin et M. Henri Queuille.

Le roi Haakon de Norvège.

Le général et Mme Eisenhower. Ci-dessous : le prince Jaime, frère de Don Juan, prétendant au trone d'Espagne.

DE LONDRES EN DEUIL A WINDSOR

LE 15 FÉVRIER 1952

Sous un ciel voilé, au rythme lent des marches funèbres, l'immense défilé étiré sur 1 kilomètre et demi s'avance dans Piccadilly ; cent quarante-deux hommes de la Royal Navy tirent et retiennent la prolonge d'artillerie. Ce privilège leur appartient depuis que des marins s'attelèrent spontanément au char funèbre de la reine Victoria, dont le timon s'était brisé. — Des Londoniens avaient stoiquement passé la nuit sous la pluie (a g.) et plus de deux millions de personnes s'étaient massées sur le passage du cortège gagnant la gare de Paddington. Le train allait conduire le roi a Windsor, sa dernière demeure (a dr.).

MARIE TUDOR 1553-1558

Deuxième reine d'Angleterre — la première, Mathilde, avait régné de 1135 à 1154 — Marie Tudor monta sur le trône au moment des guerres de Religion. A l'encontre de son père, Henry VIII, elle embrassa le parti catholique, et ses persécutions contre les protestants lui valurent le surnom de « Marie la Sanglante ».

ELIZABETH 1558-1603

Renversant la politique de sa demi-sœur, Marie Tudor, elle imposa la suprématie de l'Église anglicane. Sa victoire sur Philippe d'Espagne, dont l' « Invincible Armada » fut détruite, et ses entreprises au delà des mers firent d'elle la première grande reine de l'Angleterre.

ANNE STUART 1702-1714

Avec elle la dynastie des Stuart s'éteignit pour faire place à celle des Hanovre. Sous son règne, déjà, le nom de Churchill apparaît dans l'histoire de la Grande-Bretagne, dont la politique fut, à cette époque, dirigée en fait par la favorite de la souveraine, lady Churchill, et son mari, le duc de Marlborough.

VICTORIA 1837-1902

Plus justement que Charles-Quint, elle put dire que jamais le soleil ne se couchait sur son empire.

Cinq femmes ont régné de plein droit sur l'Angleterre avant...

...ELIZABETH II

Selon la formule, cinq reines ont régné de leur propre droit, c'est-à-dire qu'elles ont accédé au trône à défaut d'héritier mâle habile à recueillir la succession, la loi salique n'existant pas en Grande-Bretagne. La transmission de la couronne s'opère dans l'ordre de primogéniture. De ces cinq souveraines qui ont précédé S. M. Elizabeth II, la première, Mathilde, dont le règne fut une période de désordres, a donné aux Anglais un fils, Henri II Plantagenet, qui a laissé le souvenir d'un très grand roi. Tumultueux aussi fut le règne de Marie Tudor, qui envoya à l'échafaud Jane Grey, que les menées de Northumberland avaient un court moment portée au trône. Anne Stuart, qui détint le pouvoir pendant douze années, n'est pas une figure de grand relief, mais, avant elle, Elizabeth et, après elle, Victoria incarnent deux des plus grands moments de l'histoire d'Angleterre. L'époque élizabethaine est entre toutes glorieuse, et Victoria, pendant les soixante-quatre années qu'elle exerça ses prérogatives, donna à la fonction royale un lustre particulier.

Dans cette liste de souveraines, une place à part doit être faite à Marie Stuart II (1662-1695), fille de Jacques II. Mariée très jeune à Guillaume III d'Orange, elle résigna au profit de celui-ci tous les droits qu'elle tenait de sa naissance. Mais quand, après la chute de Jacques II, Guillaume III devint roi, elle fut associée à celui-ci par le parlement comme reine régnante. On ne peut donc l'inscrire parmi les reines de leur propre droit.

LE DERNIER ADIEU DE S. M. ELIZABETH II A S. M. GEORGE VI DANS LA CHAPELLE OÙ DORMENT LES WINDSOR

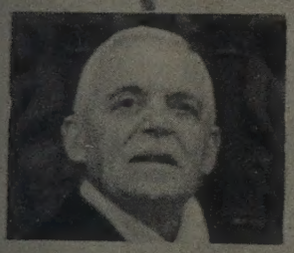
Les photographies publiées dans ce numéro sont dues aux agences A. D. P., Agip, Associated Press, Intercontinentale, Keystone, Pictorial Press, United Press et à nos confrères anglais *The Illustrated London News* et *The Sphere*. Les clichés en couleurs utilisés pour notre couverture nous ont été aimablement prêtés par *The Illustrated London News*.

D'UN RÈGNE

MÉTROPOLE, COLONIES DE LA COURONNE, DOMINIONS, PROTECTORATS, TERRITOIRES SOUS MANDAT, CONDOMINIONS, LES TERRITOIRES DE L'EMPIRE BRITANNIQUE COUVRAIENT ALORS UN QUART DE LA SURFACE HABITÉE DU GLOBE, ABRITANT PLUS DE 500 MILLIONS D'HABITANTS DE TOUTES COULEURS, DE TOUTES RACES, DE TOUTES RELIGIONS, ET RECÉLANT DES RICHESSES INCOMMENSURABLES EN OR, DIAMANT, PÉTROLE, CAOUTCHOUC, ÉTAIN, LAINE, COTON, BLÉ, ETC.

A L'AUTRE

APRÈS LA DERNIÈRE GUERRE MONDIALE, D'OÙ L'ANGLETERRE ASSOCIÉE AUX ALLIÉS EST SORTIE VICTORIEUSE, L'EMPIRE ALLAIT S'ÉMIETTER SOUS LA PRESSION DES COURANTS NATIONALISTES. LE COMMONWEALTH DES NATIONS BRITANNIQUES ISSU DE LA CONFÉRENCE DE 1926 RÉUNISSAIT LES TERRITOIRES QU'UNISSAIT UNE COMMUNE ALLÉGEANCE ENVERS LE ROI. EN 1947 IL DEVENAIT LE COMMONWEALTH DES NATIONS D'OÙ ALLAIENT BIENTOT S'EXCLURE DEUX JOYAUX DE LA COURONNE.

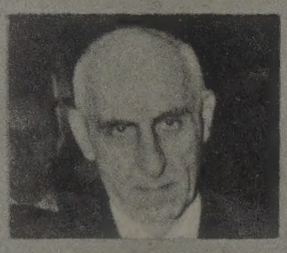


M. SAINT-LAURENT

LE CANADA, en plein essor industriel, reste certes un dominion fidèle, mais son activité s'intègre de plus en plus dans l'économie de la grande république américaine, et son dollar, échappant au bloc sterling, fait prime même sur le dollar des États-Unis. TERRE-NEUVE, qui en 1583 fut le premier établissement colonial de l'Angleterre, est devenue en 1949 province canadienne.

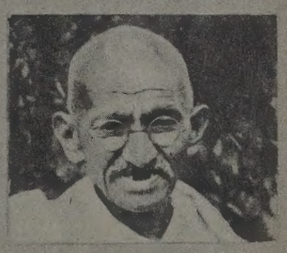
NAHAS PACHA

AU MOYEN-ORIENT la politique d'influence anglaise ne cesse de décliner. Le grand rêve du colonel Lawrence s'évanouit sous la poussée d'un mouvement panarabe dont la naissance et le développement avaient, d'ailleurs, été largement favorisés par l'Angleterre elle-même. Le conflit anglo-égyptien recèle une grave menace pour le condominion du Soudan. Et la grande route impériale maritime de Suez à Aden est susceptible de passer un jour, peut-être prochain, sous contrôle international.



MOSSADEGH

Il n'est pas jusqu'à Gibraltar, porte occidentale de la Méditerranée, qui ne soit revendiqué publiquement par l'Espagne franquiste. L'affaire d'Abadan, où les Britanniques ont dû évacuer les importantes installations de l'Anglo-Iranian Oil sous la menace de l'Iran nationaliste, est une manifestation singulièrement éloquente du déclin de la puissance que le colosse britannique tenait de sa maîtrise sur les mers et du plus grand empire qui ait jamais été édifié dans le monde.

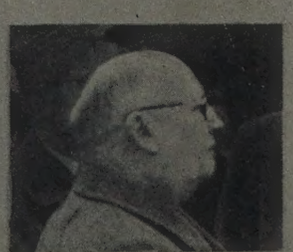


GANDHI

L'INDE, où 50.000 soldats blancs suffisaient naguère pour maintenir 350 millions d'hindous et de musulmans sous l'obédience britannique, s'est transformée dès 1947 en deux États : l'Inde et le Pakistan. Les armes pacifiques de Gandhi : le boycott et la non-coopération, avaient eu raison du Lion britannique. En 1950 l'Inde, devenue république, se dégageait de toute allégeance envers la couronne.

DE VALERA

L'EIRE, qui avait conquis le statut de dominion en 1921 après la révolte des Sinn-feiners, est devenue en 1949 république indépendante, rompant tout lien constitutionnel avec l'Angleterre. Seule continue à faire partie intégrante du Royaume-Uni l'Irlande du Nord.

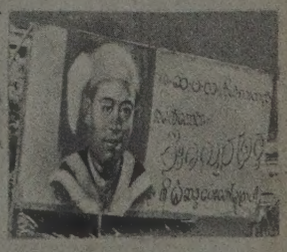


DOCTEUR MALAN

L'UNION SUD-AFRICAINE, où les descendants des Boers dominent, est dirigée par le Dr Malan, qui s'efforce d'accentuer l'autonomie de cet important dominion.

MENZIES

L'AUSTRALIE ET LA NOUVELLE-ZÉLANDE ont, devant la menace accrue du communisme asiatique, conclu une entente de défense mutuelle avec les États-Unis.



THAKIN-NU

EN EXTRÊME-ORIENT la BIRMANIE, proclamant son indépendance, s'est retirée en 1948 du Commonwealth. La MALAISIE est rongée par le communisme. La création de la République indonésienne rend délicate la position britannique à Bornéo et en Nouvelle-Zélande.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

FRANCE-ILLUSTRATION, 13, rue Saint-Georges, Paris.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny).

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

MAR 1 0 1952

DIEV ET MON DROIT

S.M. ELIZABETH II